

Lars von Trier, maudit génie

Depuis trente ans, le cinéaste construit une œuvre dense et passionnante, interrogeant sans concession la domination du mal sur le monde. PAR BRUNO DENIEL-LAURENT

On sait que la différence entre le talent et le génie réside dans le fait que le premier met tout le monde d'accord, tandis que personne ne pense la même chose du second : tous respectent l'homme de talent, mais le génie suscite soit l'exécration, soit l'éblouissement. Selon ce critère, Lars von Trier est incontestablement un génie puisque chacun de ses films ou presque a déchaîné contre lui des tonnerres d'injures. Il est intéressant de noter que les critiques négatives s'accumulent presque toujours dans le double travers du jugement néopopuliste (« pervers » est l'un des qualificatifs les plus souvent appliqués) et de la disqualification idéologique (*Europa* serait un « film fasciste »),

Manderlay, une « apologie de l'esclavagisme », *Melancholia* aurait des « relents d'antisémitisme », etc.). La palme de l'indignité, si je puis dire, a été décernée en 2009 au Festival de Cannes quand le Prix du jury œcuménique – composé de « chrétiens engagés » – a osé accorder un « antiprix » à *Antichrist* accompagné de ce seul motif : « film misogyne ».

Il convient évidemment de ne pas s'indigner face à ces indignations, l'ampleur de la répulsion que ses films inspirent à la critique étant à la dimension de sa folle ambition : décrire l'emprise du mal sur notre monde et ausculter les moyens de l'exorciser. En ce sens, l'écrivain Pacôme Thiellement a raison d'y voir un « cinéma de la malédiction ». Mais cette œuvre cinématographique est aussi une œuvre en mouvement, traversant par trilogies

successives des univers toujours plus opaques.

Son premier long-métrage, *Elements Of Crime*, sorti en 1984, ouvre une trilogie « européenne » qui se poursuit avec *Epidemic* (1987) et *Europa* (1991). Chacun de ces films, esthétiquement dissemblables, met en scène un héros qui, cherchant à lutter contre un mal radical (un tueur en série, une épidémie, des terroristes nazis), aggrave l'ampleur de celui-ci. Mais *Europa*, chef-d'œuvre inspiré par l'expressionnisme allemand, est déjà en son temps suspecté de véhiculer une « esthétique douteuse ».

PETITS MIRACLES

En 1995, Lars von Trier et Thomas Vinterberg proclament « le dogme », manifeste potache et spartiate visant à promouvoir un cinéma débarrassé de ses artifices techniques. A la même époque, Lars von Trier se convertit au catholicisme, affirmant y trouver là un christianisme chatoyant et solaire, à mille lieues du luthéranisme danois. Commence alors le cycle de la trilogie *Cœur d'or*, commencé en 1996 avec *Breaking The Waves* et poursuivi en 1998 avec *les Idiots*. *Dancer In The Dark*, avec Björk, échappe à l'ire de la critique et le film remporte même la Palme d'or à Cannes. Cette trilogie *Cœur d'or* place au centre de chacun de ses films un personnage féminin empathique et tenace, nimbé d'une douceur tout évangélique. Les héroïnes, victimes d'un mari manipulateur, d'une famille desséchée ou d'une

révoir plusieurs des films du réalisateur disparu. La rétrospective Lars von Trier sera quasi exhaustive puisque une bonne partie de ses courts-métrages seront projetés, et plusieurs comédiens fétiches du réalisateur (Jean-Marc Barr, peut-être Charlotte Gainsbourg) seront présents. Une « carte blanche » a aussi été accordée par les programmeurs à Lars von Trier qui a choisi de projeter

Premiers Plans, à Angers, du 16 au 27 janvier. Rens. : www.premiersplans.org



philippe quaiasse / pasco

Oui, les « sorcières » existent, semble-t-il nous dire. Et il pourrait tout autant dire que les « ogres » existent.

injustice flagrante, choisissent face au mal de s'offrir en holocauste, ces sacrifices semblant être opératifs puisqu'ils vont déclencher des petits miracles plus ou moins surnaturels.

Changement radical d'univers et de propos avec la sortie en 2003 de *Dogville*. S'ouvre alors une trilogie « américaine » qui restera inachevée puisque *Washington*, qui aurait dû suivre *Manderlay* (2005), n'a jamais été tourné. Un même personnage féminin, tour à tour interprété par Nicole Kidman et Bryce Dallas Howard, occupe le premier rôle dans ces deux films dont le dispositif « fusionnel » qui mêle cinéma, théâtre et littérature s'inspire en partie de Bertolt Brecht : fille chérie d'un gangster, Grace se rebelle par deux fois contre l'autorité de son père, cherchant dans *Dogville* à s'intégrer dans une communauté

rurale des Rocky Mountains, puis choisissant dans *Manderlay* de diriger une plantation de l'Alabama après y avoir formellement aboli l'esclavage. Naïve et orgueilleuse, opiniâtre et maladroite, Grace fera le malheur de ces deux communautés, un terrible feu grégeois succédant à son idéalisme dénié. Quel sens Lars von Trier a-t-il voulu donner à cette trilogie « américaine » ? Condamnation de l'arrogance étatsunienne et de son bellicisme démocratique ? Charge contre les utopies humanistes ? Réversibilité dialectique des luttes d'émancipation ? Nous ne trancherons pas ici, mais il est certain que ces deux superbes films n'ont pas amélioré les rapports entre une certaine critique et le réalisateur danois.

En 2006, Lars von Trier surprend son monde avec *le Direktor*, une

comédie burlesque qui se gausse des petits arrangements du monde de l'entreprise tout en faisant l'apologie de la liberté radicale de l'artiste. La rumeur affirme ensuite que le réalisateur, tombé dans une dépression sévère, ne tournera plus, mais la sortie d'*Antichrist* annonce l'épiphanie d'un nouveau cycle de films.

LE LANGAGE DU MERVEILLEUX

Centré sur deux personnages interprétés par Charlotte Gainsbourg et Willem Dafoe, *Antichrist* va radicaliser la haine d'une partie de la critique et du public (« film incompréhensible » pour *l'Express*, « scénario religieux intégriste » pour *les Inrocks*, etc.). *Antichrist*, il est vrai, est une fable effrayante (mais pas plus que *Shining*, de Kubrick), sanglante (mais moins que *Salo*, de Pasolini) et brumeuse (mais ne peut-on pas dire la même chose des films de Lynch...); il est aussi un film d'une bouleversante beauté qui, contre un certain dessèchement mythologique propre à l'Occident, réaffirme la puissance d'exorcisme du conte et le langage symbolique du merveilleux. Oui, les « sorcières » existent, semble nous dire Lars von Trier, et il pourrait tout autant nous dire que les « ogres » existent, sans que cette dernière affirmation relève de la misandrie...

Tranchant avec la violence d'*Antichrist*, mais poursuivant l'exploration d'une « nature féminine » comprise comme la forme médiumnique d'une nature humaine offerte au feu de l'apocalypse, *Melancholia*, sorti en 2011, restera comme l'un des chefs-d'œuvre de Lars von Trier, et peut-être l'un des plus beaux films du siècle. Il nous faut maintenant attendre le 29 janvier pour enfin découvrir la seconde partie de *Nymphomaniac* (la première étant analysée précédemment par Aude Lancelin), probable épilogue d'une trilogie de la « malédiction » qui nous aura édifés autant qu'elle nous aura scarifiés, preuve s'il en faut que Lars von Trier, loin d'être un faiseur de divertissements culturels, demeure un arpenteur de génie des nappes phréatiques de notre monde. ■

L'AMPLEUR DE LA RÉPULSION qu'inspirent les films de Lars von Trier à certains critiques sont à la mesure de sa folle ambition.